



Paul emprunte.

L'on se montra bon pour Paul Ménard. On ne lui raconta pas la cause de la mort de sa mère. Et André ne songea pas à déposer plainte.

— Tout pour la patronne, se disait-il. Sinon, je désirerais que le patron fut mis sous les verroux, non pas par vengeance, mais pour que nous en soyons débarrassés quelque temps.

Paul se montra fort calme. Après l'enterrement, il avait hérité de l'argent de sa mère. Et grâce à cet argent, il avait pu sortir de ses premières difficultés. Il est terrible de songer que cela dissipa le chagrin sincère que lui avait causé la mort de sa mère.

Fortin s'était entretenu avec son gendre... et celui-ci ne s'était pas mis en colère. Julienne et son enfant étaient rentrées à la ferme. Et parents et femme espéraient que le paysan s'était amendé. Mais il restait adonné à la boisson. Sans cette passion funeste, tout ce fut sans doute arrangé. Mais Ménard n'avait plus l'énergie de se mettre à la besogne. Les machines travaillaient à nouveau, chaque matin les valets se rendaient aux champs, le bétail séjournait au pré... l'on barattait et vendait le beurre... mais rien n'avançait. Julienne se dépensait, dirigeait le ménage, la laiterie, surveillait les gens, demandait conseil à Paul, tâchait de lui donner courage... mais les affaires restaient embrouillées.

Et bientôt le patron reprit la fréquentation d'Alphonse. Souvent, on dut de nouveau le reconduire chez lui.

Un mauvais été vint aggraver cette situation. Les laboureurs subirent des pertes. Heureux celui qui avait fait des économies! Mais quant à Paul Ménard, il était plongé jusqu'au cou dans mille difficultés. Il avait à payer de gros fermages... et n'avait pas l'argent nécessaire. L'héri-

tage de la mère avait passé presque tout entier en achats de nouvelles terres, en spéculations et... en boisson!

Et, par un soir de novembre, Paul Ménard était assis dans sa chambre, et songeait. Il appuyait sa tête sur ses mains. Il lui fallait de l'argent. Et cette idée ne pouvait être dissipée en buvant.

Vendre les machines? Cela, jamais! Que diraient les gens? Il voulait passer pour un riche fermier. Aller emprunter chez Fortin, lui exposer sa situation délicate? Non,



son orgueil lui interdisait cette démarche. Que faire alors? Il y avait une planche de salut, ou, du moins, Paul nommait ainsi le moyen auquel il résolut d'avoir recours: quoique ce ne fut que creuser un trou pour en remplir un autre: il résolut d'aller emprunter chez un notaire... un notaire étranger. Cela était avouer son impuissance, mais ce fonctionnaire était tenu de garder le silence.

Le notaire Leroy de X... consentit à prêter... mais

Paul dut signer une pièce. Si la somme n'était pas remboursée dans un certain délai, le notaire avait le droit de saisir les biens de son emprunteur. Mais Paul se fit à croire qu'il allait regagner beaucoup d'argent.

A présent qu'il connaissait le chemin, il se rendit souvent chez le notaire. Le fonctionnaire se montrait toujours aimable et prévenant, mais, à chaque fois, Paul devait signer une pièce. Et il continua de la sorte, le malheureux ! Il avait parfois des moments d'anxiété, mais il noyait ces voix dans l'alcool. Fortin ne savait pas au juste quelle était la situation de Paul, mais, parfois, caché dans sa grange, il sanglotait en songeant à son enfant.

Julienne tenta d'entreprendre son mari. Oh ! s'il voulait ! en travaillant bien et en étant économe tout pouvait être sauvé. Mais vraiment, Paul avait perdu toute énergie. La boisson poursuivait son œuvre de destruction, destruction physique autant que morale. Les yeux hagards, Ménard rôdait autour de sa ferme, mais il n'ouvrait la bouche que pour jurer.

Les saisons se succédaient. . . l'enfant grandissait, jasait, jouait. . . Julienne peinait. . . mais la ferme périclitait, tout comme son maître.

A. HANS.

LE CLOS-FEUILLU ET SON MAITRE.

DESSINS DE - -
E. VAN OFFEL.

IMPRIMERIE L. OPDEBEEK,

- RUE ST. WILLEBRORD 47 -

- - - ANVERS. - - -

- - - 1912 - - -